Vente itinérante et activités touristiques dans les montagnes de Tanzanie Les espaces d'“ entre-deux ” de jeunes ruraux

Sylvain Racaud, Rémi Bénos, Bénédicte Thibaud, Bernard Charlery de La Masselière

▶ **To cite this version:**

Sylvain Racaud, Rémi Bénos, Bénédicte Thibaud, Bernard Charlery de La Masselière. Vente itinérante et activités touristiques dans les montagnes de Tanzanie Les espaces d'“ entre-deux ” de jeunes ruraux. Afrique Contemporaine, 2016, 259, pp.59-73. 10.3917/afco.259.0059 . hal-02321985

HAL Id: hal-02321985
https://hal.science/hal-02321985

Submitted on 21 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vente itinérante et activités touristiques dans les montagnes de Tanzanie

Les espaces d'« entre-deux » de jeunes ruraux

Sylvain Racaud

Rémi Bénos

Bénédicte Thibaud

Bernard Charlery de la Masselière[1]

À partir de deux exemples, les vendeurs itinérants dans le Sud-Ouest tanzanien et les travailleurs dans le tourisme du Nord tanzanien, l'objet de cet article est de montrer comment des jeunes ruraux trouvent, grâce à la mobilité urbain-rural, des ressources locales comme solutions aux blocages ruraux, en particulier fonciers. La mobilité entre ville et campagne produit un espace d'entre-deux, c'est-à-dire un espace d'opportunités et de complémentarités entre des ressources rurales, urbaines, locales et globales. La vente itinérante et le tourisme sont envisagés comme des étapes dans des trajectoires professionnelles qui ne tournent d'ailleurs pas systématiquement le dos à l'agriculture. Il n'y a pas d'exode rural, les jeunes intègrent de diverses manières les complémentarités ville-campagne à différents moments de leur parcours.

Mots-clés: Mobilité, entre-deux, ville-campagne, vente itinérante, tourisme, Tanzanie

---

[1]Sylvain Racaud est géographe et maître de conférences à l'Université Bordeaux-Montaigne, UMR 5115 LAM. Il travaille sur les relations urbain-rural en Afrique, principalement en Afrique de l'Est et au Cameroun. En prenant pour objet des routes marchandes transnationales, il développe une géographie du commerce bon marché entre ville et campagne.

Rémi Bénos est géographe, maître de conférences à l'Université de Toulouse (Institut National Universitaire Champollion / GEODE UMR 5602 CNRS, associé à l'équipe LISST-Dynamiques Rurales). Il développe une géographie critique des processus de patrimonialisation de la nature et des paysages dans les zones de montagnes (France, Espagne, Tanzanie).

Bénédicte Thibaud est géographe, professeur à l'Université Bordeaux-Montaigne, responsable du Master Interdisciplinaire Dynamiques Africaines (MIDAF). A l'interface société/nature et sous le prisme de la patrimonialisation/des conflits/et des arrangements autour des ressources, ses recherches portent sur les dynamiques actuelles de mise en valeur des territoires ruraux dans les Suds (Mali, Madagascar, Tanzanie), entre UMR 5115 LAM et associée UMR 8586 PRODIG.

Bernard Charlery de la Masselière est géographe, professeur émérite à l'Université de Toulouse 2 – Jean-Jaurès et membre du LISST-Dynamiques rurales. Il a travaillé sur les sociétés rurales d'Afrique intertropicale et d'Amérique latine, et plus particulièrement sur la filière-café. Il a coordonné un programme européen (CREATING) sur l'Afrique de l'Est, et l'équipe française du programme européen RurbanAfrica sur les relations ville-campagne en Afrique intertropicale.

Ce travail a été soutenu par le programme européen FP7 RurbanAfrica et le LABEX SMS, référence ANR-11-LABX-0066.

L'article porte sur des vendeurs itinérants dans le Sud-Ouest tanzanien (Uporoto Mountains) et sur des travailleurs dans le secteur touristique du Nord tanzanien (Kilimandjaro). Ces deux régions sont des espaces montagnards, dont l'économie repose essentiellement sur l'agriculture. Terres d'élection de l'agriculture commerciale (Charlery de la Masselière *et al*., 2009), leurs modes d'intégration à l'économie globale se sont diversifiés. En effet, l'essor de productions principalement destinées à la demande urbaine et la diversification relative de leur économie connectent ces sociétés rurales de manière plus intense à la ville. Le commerce d'articles bon marché, tels les menus articles importés de Chine, et le tourisme de montagne sont des alternatives privilégiées aux blocages fonciers. Ces espaces montagnards ont des densités humaines importantes, et l'accès à la terre pour les jeunes n'est pas garanti. Bien souvent, si terre il y a ou il y aura, elle sera au final de faible dimension. Fortes densités de population, pression foncière, intégration ancienne aux marchés mondiaux des commodités (par exemple thé, café), renouvelée et dominée par l'agriculture, ainsi que les liens avec la ville sont des caractéristiques majeures des territoires ruraux montagnards dans les Uporoto et au Kilimandjaro.

Pour autant, le poids des activités commerciales dans le Sud-Ouest tanzanien et l'importance du secteur touristique au Kilimandjaro illustrent l'éventail des opportunités. D'un côté, à la périphérie sud-ouest de la Tanzanie, Mbeya, cinquième ville du pays, joue le rôle de métropole économique sous-régionale. Située sur le corridor (route, train) Dar es-Salaam / Zambie, porte d'entrée pour les pays enclavés proches, et point de rupture de charge pour une partie des productions agricoles de son arrière-pays, ses fonctions commerciales sont le principal moteur de son développement (Racaud, 2013). L'intégration de Mbeya et de sa région dans des routes marchandes transnationales crée des opportunités économiques pour les urbains et les ruraux. D'autre part, dans le Nord tanzanien, le Kilimandjaro, patrimoine local, national et international se partage entre l'agriculture et le développement touristique. Le trekking qui se développe depuis les années 1990 puis le développement d'autres formes de tourisme, par exemple culturel, offrent des opportunités d'emplois et des jeunes tentent d'investir cette filière marquée par des standards internationaux.

L'article vise à montrer comment les mobilités des jeunes ruraux élargissent l'espace d'accès aux ressources et créent un « entre-deux », source d'opportunités économiques. La notion de mobilité, en particulier entre urbain et rural, implique le changement de conditions géographiques spécifiques. Le mouvement intègre des effets à la fois de continuité, par exemple ceux du continuum urbain rural,et de discontinuité, celle des réseaux, marchands et professionnels en l'occurrence. Par ailleurs elle rejoint la notion de « *frontier* » au sens où la

définit Igor Kopytoff, dans la mesure où la mobilité permet d'ouvrir l'espace des possibles et d'ouvrir la voie à un nouvel ordre social, stable ou instable, puisant ses références dans la diversité des lieux d'origine et dont la construction mobilise d'abord la capacité à entreprendre « The frontier factor is permissive rather than determinant; it does not create a type of society and culture but provides instead an institutional vacuum for the unfolding of social processes » (1989, p. 14).

La première partie présente la notion d'entre-deux au regard des jeunes et des mobilités. La seconde et la troisième partie essaient de montrer comment la mobilisation de ressources inédites produit un espace d'entre-deux, respectivement à travers la vente itinérante de pacotille chinoise puis avec la mobilisation de la ressource touristique au Kilimandjaro. Le dernier point souligne comment la fluidité apporte des réponses à l'échec du développement.

Jeunes ruraux, mobilité et « entre-deux »

En Tanzanie, la population rurale représente 70 % de la population, et donc reste encore largement majoritaire (URT, 2012). Elle atteint 75 % dans la région du Kilimandjaro et 66 % dans celle de Mbeya, où le poids de la capitale régionale du Sud-Ouest, avec près de 400 000 habitants est important. Moshi, ville principale du piémont du Kilimandjaro ne compte que 184 000 habitants (URT, 2012).

Dans les deux régions, la catégorie des 15-34 ans (catégorie statistique du Bureau national des statistiques NBS) représente 31% de la population rurale. Si l'on sait que l'âge n'est pas un critère suffisant pour définir la catégorie « jeunes », ces valeurs donnent tout de même une idée de la proportion des individus ayant dépassé l'âge de scolarité obligatoire, et étant potentiellement plus que leurs aînés dans une situation de dépendance, économiquement marginalisés et exclus du pouvoir formel et du prestige (Abbink, 2005).

À partir des années 1990, « des études ont montré que les jeunes générations en milieu rural ou dans les petites villes à forte composante rurale sont confrontées, au même titre que les jeunes urbains, aux forces de changement social et culturel et à la vulnérabilité aux crises économiques et politiques » (Chauveau, 2005, p. 17-18). En Tanzanie, les jeunes forment une classe sociale qui affronte de la façon sans doute la plus brutale les blocages, fonciers en particulier, du monde rural, et ils sont sujets à une compétition accrue au sein même de leur groupe.

La mobilité entre l'espace rural d'origine et les centres urbains, sur la courte, la moyenne ou la longue distance, est souvent le seul moyen de survivre ou, dans une perspective plus dynamique, de commencer à accumuler, modestement, un capital social et financier. Dans le

contexte plus large de la démultiplication des rencontres entre le rural et l'urbain, la mobilité constitue une stratégie de contournement au sein de l'ordre social « rural », elle permet de redéfinir l'espace social de référence et d'élargir l'espace d'accès aux ressources (Charlery de la Masselière, 2014).

Avec l'amélioration des systèmes de transport, en particulier l'avènement des motos-taxis, avec les progrès des moyens de télécommunication, la mobilité s'inscrit dans une logique d'accélération des flux et des échanges à une autre échelle, nationale voire internationale. La mobilité, angle indispensable pour la compréhension de la plupart des sociétés africaines, est inscrite dans la continuité et dans la rupture de la reproduction sociale (Bruijn M. de, et al. 2001). En Tanzanie, cela est illustré par l'ancienneté de migrations de travail dans les plantations coloniales (par exemple celle des Safwa originaires des Uporoto qui partaient à Tanga ou à Morogoro) et par la rupture que représente l'intensité sans précédent des flux ville-campagne dus notamment aux blocages ruraux (en particulier fonciers), aux opportunités économiques de la ville et à l'amélioration des transports. Les jeunes à la fois dépendants et ayant acquis un certain niveau d'autonomie (Durham, 2000) ont recours à la mobilité spatiale pour favoriser la mobilité sociale (Le Meur, 2005). Ils créent un « entre-deux » dans une logique de décloisonnement, associant les attributs de l'urbanité (par exemple la diversité, des valeurs urbaines), et ceux de la ruralité, (par exemple la forte dimension agraire).

Cet « entre-deux » est le produit de leurs pratiques spatiales qui cherchent à associer les ressources et les moyens de la ville avec ceux des espaces ruraux en diversifiant par exemple les sources de revenus et en s'appuyant sur la mobilité. Les jeunes élaborent un mode de fonctionnement hybride et fluide, c'est-à-dire un régime de mouvement en construction permanent et incertaine où ils sont entre, ni-dedans ni dehors, ni stables ni instables, (Foucart, 2016). Les trajectoires des jeunes illustrent cette tension entre l'enracinement territorial et la nécessité d'en sortir et d'être reliés à d'autres réseaux et à d'autres ressources, comme celles du commerce itinérant bon marché.

« Vecteurs d'ailleurs ». Les jeunes marchands itinérants dans le Sud-Ouest tanzanien, « vecteurs d'ailleurs ».

L'afflux considérable d'articles bon marché importés de Chine, en particulier depuis la moitié des années 2000, offre des opportunités pour des jeunes dont l'horizon agricole est peu favorable. Les montagnes Uporoto situées à la périphérie sud-ouest de la Tanzanie correspondent à l'une des principales régions de production agricole qui pourvoient en vivres le marché national, et en particulier celui de la capitale Dar es-Salaam. L'agriculture y est

essentiellement familiale, et les superficies cultivées par foyer sont faibles, en moyenne de 0,9 ha (Racaud, 2013). Les densités rurales sont fortes, de 150 hab./km² à 400 hab./km² ; l'accroissement annuel de population est de 2,7 % sur la décennie 2002-2012 et l'âge médian est de 18 ans en 2002 (URT, 2012). L'accès aux ressources limitées, foncières et agricoles, est incertain pour les jeunes dont une grande partie contourne ces blocages en s'engageant dans le commerce bon marché.

Les produits bon-marché chinois se rapportent à l'ensemble des produits abondamment disponibles, aussi bien dans les commerces urbains que sur les marchés ruraux, notamment ceux des Uporoto. Ces marchandises sont principalement les sandales en plastique, les chaussures et vêtements, le petit matériel électronique (radios, torches, etc.) et les accessoires de mode (casquettes, ceintures, sacs, maquillage, bijoux fantaisie, etc.). Ces articles circulent beaucoup et connectent les marges rurales avec les centres de la globalisation. La diffusion des accessoires de mode, articles vendus quasi-exclusivement par de jeunes hommes à une clientèle jeune et souvent féminine, est emblématique de la pénétration d'objets globalisés et de mobilités urbain-rural.

La majorité des vendeurs itinérants rencontrés sur des marchés périodiques ruraux ne détiennent pas de lopin de terre et comptent sur cette activité pour accumuler et ensuite ouvrir une boutique en ville. La plupart ont moins de 27 ans et une origine rurale. Ils sont locaux ou originaires du district voisin de Makete, zone d'émigration ancienne de main d'œuvre (Mbonile, 1996). L'accession au réseau marchand des pacotilles se fait le plus souvent par cooptation, car les prétendants sont conseillés, la plupart du temps, par un commerçant aîné. Cette personne est un membre de la communauté d'origine. Elle peut accompagner le débutant en ville pour le guider lors de ses premiers pas de commerçant : fournisseurs, coins et articles pertinents sont dévoilés à l'impétrant. Moins souvent, certains entrent dans le secteur de la pacotille après avoir été assistants d'un aîné itinérant. Les solidarités communautaires sont donc mobilisées dans l'accession au réseau marchand.

Les vendeurs rencontrés dans les marchés ruraux exercent généralement leur activité depuis moins de cinq ans. Le capital de départ est en moyenne de 80 euros, mais certains ont débuté avec moins de 10 euros. Les voies de constitution du capital sont diverses ; les activités généralement citées sont le salariat agricole, l'emploi dans la construction, la vente de produits de cueillette et de chasse, l'artisanat et les services (réparation, transport, etc.). Le capital financier est essentiellement constitué de manière individuelle, même si le don en argent ou en nature (animaux) est possible. Dans une économie rurale agricole, où l'accumulation de capital

demeure restreinte, où la terre disponible pour le transfert est limitée, les possibilités de cession sont réduites.

Les parcours professionnels des jeunes commerçants itinérants sont jalonnés d'étapes et ce statut est aussi une étape provisoire. Le bijou fantaisie est un produit d'une gamme supérieure à la fripe et son commerce est une étape postérieure à celle d'articles usagés. Il est fréquent, en particulier pour les moins jeunes, qu'un vendeur de marchandises importées ait été au préalable vendeur de fripe. La vente d'accessoires de mode est aussi un tremplin vers le commerce de vêtements ou de chaussures, cela avant la tenue d'une boutique dans la ville de Mbeya, qui comprenait 400 000 habitants en 2012. En matière d'ascension socio-professionnelle, les jeunes vendeurs de pacotilles sont au début d'une trajectoire professionnelle orientée vers la métropole régionale.

Le développement du secteur des pacotilles *Made in China* implique des circulations amplifiées entre ville et campagne et au sein de l'espace rural. Pour écouler leurs marchandises, les vendeurs suivent le circuit des marchés périodiques ruraux, miroirs de leur arrière pays et lieux de diffusion de l'économie mondialisée (Chaléard, 1996, Ninot et al., 2002). Ils s'approvisionnent à Mbeya. « Vente six jours par semaine » est la réponse la plus fréquemment donnée par les jeunes rencontrés sur les marchés ruraux, il s'agit donc bien d'une activité professionnelle à plein temps. Les marchés où ils vendent sont principalement locaux et bien que les distances soient limitées (très souvent moins d'une trentaine de kilomètres), le temps dédié aux trajets sur des pistes est souvent long : départ à l'aube et retour la nuit.

Les itinérants utilisent les transports collectifs privés: camions plateau à ridelles ou pickups, qui deviennent des lieux de sociabilité. Les marchés sont choisis en fonction de l'accessibilité (coût distance-temps-prix du transport). Par exemple Juma âgé de 31 ans, vend six jours par semaine dans cinq marchés différents, il s'approvisionne à Mbeya une à deux fois par semaine avant le marché majeur de Kiwira, où il peut donc apporter les nouveautés achetées le matin même dans la métropole.

Figure 1 Camion assurant le transport de vendeurs et de leurs marchandises Marché Isangati (SO Tanzanie), (Racaud, 2014)

Les mobilités fonctionnelles d'écoulement ou d'approvisionnement en marchandises connectent villages et villes puisque, du fait de leur faible capital, les itinérants doivent constamment renouveler leur stock. L'approvisionnement est hebdomadaire et concerne le plus souvent des montants de 45 à 90 euros. Ces mobilités sont nouvelles pour les vendeurs, car les jeunes ruraux rencontrés sur les marchés confessent qu'avant de débuter ce commerce, ils n'allaient qu'exceptionnellement à Mbeya, alors que désormais, ils s'y rendent une fois par semaine. Les circulations s'amplifient lors des pics d'activités à la rentrée scolaire et à Noël. Les jeunes itinérants, en se ravitaillant au quartier Mwanjelwa de Mbeya, centre régional du commerce qui attire des commerçants de la sous-région (Malawi, Zambie), deviennent familiers des vitrines de produits mondialisés.

Cette fréquentation régulière du centre commercial directement connecté aux comptoirs d'échanges internationaux, intègre les vendeurs ruraux dans des réseaux marchands étendus, même s'ils n'exercent que dans un segment local de la route marchande. En ville, ils recherchent les nouveautés. Ils ont des fournisseurs réguliers qu'ils peuvent appeler pour connaître la disponibilité de certains articles. Les activités des jeunes vendeurs d'accessoires de mode sont perçues comme incertaines, et le crédit sur marchandise est donc rarement proposé. Les jeunes

eux-mêmes ne souhaitent généralement pas recourir au crédit, car ils sont conscients de la fragilité de leur situation. Ils sont rarement membres d'un groupe, qu'il soit professionnel ou d'entraide sociale. L'appartenance à un groupe entraîne des devoirs, dont le paiement d'une cotisation qui semble une contrainte pour ces vendeurs précaires. Même lorsqu'ils se côtoient fréquemment, sur des itinéraires presque similaires, les jeunes itinérants ne sont pas organisés collectivement, le prix de la confiance et le risque de perdre le peu qui a été accumulé freinent l'engagement collectif.

Figure 2Groupe de jeunes vendeurs itinérants, marché de Kiwira (SO Tanzanie), (Racaud, 2014)

Accoutumés à la ville, les itinérants ruraux n'ont pas totalement tourné le dos à l'agriculture bien que cette dernière soit souvent négativement perçue : accès à la terre restreint, revenus modiques. En effet, il est plus attrayant pour les jeunes d'être des commerçants, certes modestes, mais qui récoltent un revenu presque tous les jours, contrairement aux paysans.

De plus, ils ne sont pas confinés sur une parcelle, mais sont mobiles, habitués à la ville qui séduit avec ses nouveautés. Ce sont eux qui rapportent ces nouveautés au village : ils sont des vecteurs de l'ailleurs, de la mode, qu'ils portent d'ailleurs sur eux, attirant les regards de jeunes

filles, clientèle principale, appréciant casquettes américaines et autres bijoux de peu de valeur mais étincelants.

Ce rapport à l'ailleurs, dans des sociétés rurales ouvertes et qui s'ouvrent de plus en plus, façonne une demande d'objets globalisés, expression des interrelations entre facteurs socioculturels et système économique globalisé (Prestholdt, 2008). Circulations des objets, mobilités des hommes, entre autres, connectent cette marge rurale agricole et d'altitude aux centres de la globalisation. Les « objets constituent un aspect essentiel des cadres de socialisation » (Kaufmann, 1997, p.111), l'objet « pacotille » doit changer au rythme de la mode, le rapport à l'objet change tout comme le rapport au temps. Accès amplifié à des biens non durables, immédiateté des revenus et mobilités inédites contribuent à façonner des identités d'entre-deux dans cet espace ville-campagne connecté au global. Ce commerce itinérant participe à des rapports sans précédent à un espace-temps nouveau, articulant ville et campagne, leurs attributs complémentaires, dans un espace ressource intégré dans des logiques de réseaux multiscalaires.

L'espace ressource est organisé par de nouvelles opportunités, telles le secteur des pacotilles, mais il s'appuie aussi sur l'agriculture. La plupart des jeunes rencontrés n'ont pas hérité de parcelle de terre; quelques-uns ont hérité d'un quart d'acre. Ces jeunes tirent des revenus du commerce et de l'agriculture, les deux activités sont complémentaires en matière de revenus, d'organisation de l'emploi du temps et d'investissement.

Jacob, âgé de 23 ans a acheté trois quart d'acre, grâce aux revenus de pacotilles accumulés pendant trois ans. Le capital circule entre les deux activités et la vente itinérante peut être moyen d'acquérir de la terre. Pourtant, de jeunes héritiers peuvent laisser leur terre à leurs cadets. Innocent a confié par exemple à ses cadets sa demi-acre situé à Santilya avant de partir sur la route des articles bon marché. La jeunesse itinérante rurale est, comme la jeunesse dans son ensemble, hétérogène. Si le secteur des pacotilles *Made in China* permet l'autonomisation des jeunes, ce n'est pas un levier de développement mais pour certains une façon de passer outre les difficultés d'accès à l'emploi ou à la terre. C'est une étape de la mobilité socio-professionnelle fondée sur la mobilité spatiale. Cette opportunité est appropriée par des jeunes, au même titre que la ressource touristique du Kilimandjaro.

Les jeunes face au tourisme dans le Nord-Est tanzanien, « capteurs d'ailleurs »

Comme les montagnes Uporoto, les pentes du Kilimandjaro sont marquées par une pression considérable sur les ressources foncières (Bart, 2003). Celle-ci est dans le cas présent en grande partie due à la croissance démographique de la population Chagga. Jusqu'à la fin des années

1990, tous les districts ont été concernés par une croissance annuelle élevée supérieure à 2 % par an. Le district rural de Moshi présentait ainsi des densités déjà supérieures à 250 hab/km² il y a plus de 20 ans (Mbonile, 1996). Au recensement de 2012, il comprend 310 hab/km². Les contrôles de l'eau et du foncier ont joué un rôle clé pour les Chagga, politiquement constitués en « groupe ethnique » à partir des années 1950 autour de l'enjeu du contrôle des « ressources naturelles » (Bender, 2013). La construction de nouveaux systèmes de ressources, par le biais d'une plus grande mobilité des hommes, cherche à compenser aujourd'hui les trop faibles revenus agricoles issus de l'association traditionnelle café / bananes. Le long des principaux axes d'accès au Kilimandjaro, le tourisme apparaît comme une « aubaine à capter » pour les jeunes. À l'initiative d'individus, d'une famille ou d'une communauté villageoise, avec une forte présence et participation de jeunes, le marché du tourisme constitue une part non négligeable des revenus complémentaires de l'agriculture. Les mobilités des jeunes entre la campagne et la ville - proche ou plus lointaine - constituent les moteurs de ces changements.

Contrairement aux marchands ambulants de pacotilles chinoises, ces jeunes sont confrontés à la nécessité d'avoir une qualification professionnelle , imposée par les différents employeurs. Leurs parcours de vie sont très diversifiés. Tous, cependant, gardent un ancrage rural et composent de nouveaux espaces de vie avec la ville. Leur mobilité est quotidienne, construite, maîtrisée, et constitue leur principal atout pour s'insérer dans ce secteur d'activité fortement concurrentiel.

La diversité des niveaux de qualification joue directement sur les types d'emplois occupés, donc sur les systèmes de mobilité et d'articulation des espaces ruraux et urbains qu'ils composent. Le personnel employé en hôtellerie dans le Nord tanzanien est principalement composé de jeunes femmes. Les fonctions occupées sont directement liées au niveau de qualification : elles sont ainsi femmes de ménage, serveuses, ou réceptionnistes. Toutes ces jeunes femmes parcourent chaque matin un trajet de plusieurs heures en transport collectif, depuis leur village d'origine sur les versants montagneux, pour venir travailler en ville. Elles savent composer avec la diversité des réseaux (logistiques, sociaux, productifs, etc.) de la ville et de la campagne agricole. Les revenus proviennent à la fois du secteur du tourisme et de l'agriculture. Certains de ces jeunes rejettent totalement l'idée de garder un pied dans le secteur agricole en travaillant avec ou à la suite des parents alors que d'autres considèrent leur emploi touristique comme une parenthèse rémunératrice ayant pour but d'investir dans le domaine agricole par la suite.

C'est le cas de Margareth, Maasai de la région d'Arusha, iplômée d'une grande école d'hôtellerie, qui occupe un poste de gérante au *Kilimandjaro Mountain Resort*, un des grands

hôtels du secteur de Marangu destiné à une clientèle internationale aisée. Sa famille est installée en zone rurale et elle-même y possède une petite exploitation agricole. Margareth occupe cette fonction de gérante pour accumuler suffisamment de capitaux, pour reprendre une partie des terres familiales. Elle souhaite devenir chef d'exploitation dans la production et commercialisation de cultures maraîchères, destinées à l'approvisionnement en vivrier marchand du marché urbain d'Arusha en constante augmentation. Un emploi dans le secteur tourisme est ici un passage vers l'installation en agriculture, et la ville un lieu de passage (Chauvin, 2010) permanent mais irrégulier, et explicitement considéré comme tel.

Rien, dans leurs trajectoires de vie, ne montre que les mobilités actuelles, facilitées par l'essor des motos-taxis (*boda boda*), sont les prémices d'un « exode » rural. Pour ces jeunes occupant un emploi touristique, le passage à la ville se justifie pour la formation et la recherche de qualification professionnelle, pour les plus aisés, pour occuper un emploi (davantage d'hôtels en ville), pour épargner suffisamment, ou encore pour vendre des produits agricoles.

Les mobilités sont le reflet de modes de vie fondés sur une pluralité d'espaces pratiqués, espaces d'entre-deux pour les jeunes, même pour la majorité d'entre eux, qui n'a aucune qualification. C'est le cas par exemple de la plupart des jeunes hommes travaillant dans le secteur du trekking autour de Marangu, avant-poste de la principale entrée du Parc National du Kilimandjaro.

Le carrefour routier de Marangu est une place incontournable, où se côtoient les jeunes de cette petite ville, ceux des villages alentours, mais aussi des grandes villes Moshi et Arusha et de leur périphérie. Si les guides officiels sont plutôt installés à l'entrée du parc national (10 km plus loin), c'est à Marangu que l'on peut trouver une offre de travail : à la journée comme guide touristique pour les touristes de passage et pour une durée plus conséquente, comme porteur pour les besoins des expéditions en montagne ou encore cuisinier d'altitude (Dascon, 2006). Il s'agit là d'embauches particulièrement incertaines, la concurrence est vive et la rémunération est faible pour des portages d'une grande pénibilité en haute-montagne.

La saison touristique est déterminée par les conditions climatiques, les ascensions se faisant plus rares avec l'arrivée de la saison des pluies. Les mobilités de ces jeunes s'inscrivent donc dans des temporalités multiples en fonction de la demande, des rythmes du tourisme international, des types de contrat offerts, des saisons, etc. En complément, ils rejoignent l'exploitation familiale et participent aux activités agricoles, certains mettent en valeur le petit lopin de terre reçu en héritage, d'autres partent en ville pour tenter d'y trouver un emploi de substitution, souvent précaire. L'accessibilité de la ville de Moshi favorise les déplacements et permet de maintenir des liens avec le noyau familial.

À une autre échelle, la proximité de la frontière avec le Kenya et de sa capitale Nairobi permet également d'envisager des départs vers l'étranger et des séjours d'une durée plus longue. Pour Davis, non originaire de Marangu et ne disposant pas de terre à cultiver, les débuts comme porteur ont été difficiles. Avec le temps et par une présence régulière au carrefour de Marangu, devant la porte du Parc National ou celles des agences de voyages et de trekking à Arusha et Moshi, sa situation économique s'est améliorée. Il est aujourd'hui guide officiel et compte plus de dix courses par an sur le Kilimandjaro à son actif. Davis, comme les autres jeunes porteurs de sa génération, est pleinement dans cet « entre-deux », partagé entre la montagne – lieu d'exercice de l'activité de trekking – et la ville où sont installées les grandes compagnies touristiques auprès desquelles sont négociés les contrats. Moshi au pied de la montagne (Brient, 2007) et Arusha sont les villes incontournables en termes d'accès aux demandes nationales et internationales pour l'organisation des ascensions.

Figure 3 Partage des charges et constitution d'une équipe de jeunes porteurs au départ de l'ascension du Kilimanjaro, (Bénos, 2014)

L'influence des dynamiques socioéconomiques de ces deux grandes villes régionales est forte pour les jeunes, y compris pour ceux qui ont la chance de disposer d'une ressource foncière. Aux activités touristiques anciennes et toujours dominantes (trekking et ascension dans le Parc National du Kilimandjaro) est associée une nouvelle forme de valorisation touristique depuis une dizaine d'années : un tourisme culturel, fondée sur la mise en récit et la mise en scène d'une

identité rurale et agricole forte, à faire découvrir à des touristes nationaux et internationaux (Anderson, 2015).

Plusieurs *Chagga Museum* ont éclos récemment autour de Marangu. Daniel, jeune homme qui en est originaire, propose quant à lui la visite d'anciennes grottes creusées par les Chagga. Il a élaboré, pour les touristes de passage, toute une mise en scène historique autour des rapports souvent conflictuels entre paysans chagga et éleveurs maasai : visites guidées payantes, vente de produits artisanaux locaux et de café issu des petites exploitations familiales environnantes, etc.

À cette fin, un espace d'accueil, créé avec ses fonds propres a été aménagé. Pour faire connaître son offre touristique, Daniel, qui a bénéficié d'une formation en développement touristique à Arusha, est en contact avec l'Office tanzanien du tourisme et les grands hôtels de la région. D'autres grottes chagga sont aménagées désormais. Daniel estime qu'il lui faut s'insérer dans de nouveaux réseaux de promotion touristique : ceux des grandes compagnies touristiques nationales et internationales. La modification de l'usage du lopin de terre familial, d'agricole à touristique, renouvelle les échelles d'interdépendances entre lieux et générations.

La famille Minja illustre cette dynamique. Roderick, 90 ans aujourd'hui, était l'un des premiers à profiter de l'aubaine touristique que constituait le passage des premiers ascensionnistes du Kilimandjaro devant sa petite maison, avant les années 1950. Il fut longtemps le seul artisan à fabriquer des objets-souvenirs en bois sur place, à Marangu. Aujourd'hui, douze personnes, enfants et petits-enfants compris, vivent de ce petit commerce, mais les touristes ne s'arrêtent plus devant sa maison et il n'est plus le seul sur le « marché » du souvenir. C'est à lui de se positionner sur un marché de « qualité authentique » et à ses jeunes, enfants et petits enfants, que revient la responsabilité de se connecter auprès de distributeurs nationaux et internationaux en multipliant les allers-retours. Un faisceau de lieux et de mobilités plurielles constitue l'espace d'entre-deux de ces jeunes tanzaniens.

Fluidité : réponse aux échecs du développement ?

Dans le contexte de blocages ruraux, l'espace d'entre-deux produit par les mobilités exprime la tension entre des contraintes héritées et l'innovation requise pour s'en sortir. La mobilité des vendeurs itinérants et des travailleurs du tourisme est une des solutions face aux blocages ruraux, en particulier foncier. La notion de mobilité fait référence à la fluidité, qui serait, une des solutions aux échecs du développement (Lombard, Ninot, 2010), ou au moins, une stratégie de contournement ou d'accélération au sein de l'ordre social « rural » (Le Meur, 2005). La vente itinérante et le tourisme sont envisagés comme des étapes dans des trajectoires professionnelles

qui ne tournent pas systématiquement le dos à l'agriculture, « la position des jeunes ruraux dans la dynamique du changement agraire est très variable » (Chauveau, 2005, p. 23). Ces exemples soulignent qu'il n'y a pas d'exode rural et que les jeunes intègrent de diverses manières les complémentarités ville-campagne suivant l'étape de leur parcours.

Par ailleurs, la mobilité, celle des vendeurs itinérants et celle des jeunes acteurs du tourisme, illustre le fait que les sociétés rurales sont de plus en plus fluides, flexibles et qu'elles diversifient leurs sources de revenus en mobilisant les opportunités locales de la ville et de la campagne. Dans le Sud-Ouest tanzanien, la position de Mbeya sur la route transnationale des marchandises importées et l'essor de ses fonctions commerciales permettent aux jeunes vendeurs itinérants de construire des ramifications rurales de la route des pacotilles. Au Kilimandjaro, le secteur touristique offre une gamme variée d'emplois qui augmente les possibilités d'intégration au marché des jeunes. Ces deux exemples montrent comment les jeunes tirent profit d'opportunités locales intégrées à d'autres échelles. Les jeunes, en quête d'autonomie, sont des acteurs de ces connexions locales avec la mondialisation à travers un réseau spécifique et instable de relations (Durham, 2000).

Conclusion

Par la vente itinérante de marchandises bon marché importées ou par la mobilisation de la ressource touristique, pour les jeunes, la mobilité s'inscrit dans un contexte d'amplification des échanges connectant de plus en plus d'acteurs et de lieux, à des échelles variées. Elle est une des solutions face aux échecs du développement. La mobilité, entre lieux multiples, entre ville et campagne, produit cet espace d'entre-deux, espace ressource, c'est-à-dire espace d'opportunités et de complémentarités entre des ressources rurales, urbaines, locales et globales. L'entre-deux offre aux jeunes une expérience unique de construction identitaire, d'insertion sociale, de leur propre représentation du monde hors de l'espace familial traditionnel (Lesclingand, 2004). Etre en transit, être entre deux mondes, être à la croisée des chemins, c'est encore une fois la façon par laquelle les jeunes sont l'expression non pas unique mais privilégiée de cet espace hybride et complémentaire.

Bibliographie

Abbink, J., (2005), "Being Young in Africa: the Politic of Despair and Renewal" in: Abbink J., Kessel (Van) I. (dir.), *Vanguard or Vandals. Youth politics and Conflicts in Africa*, Brill, 2005, p.1-34.

Anderson, W., (2015), « Cultural tourism and poverty alleviation in rural Kilimanjaro, Tanzania », Journal of Tourism and Cultural Change, 13:3, p.208-224.

Bart, F. *et al.,* (2003), *Kilimanjaro, mountain, memory, modernity*, Dar es Salaam, Mkuki na Nyota Publishers.

Bender, M.V. (2013). « Being 'Chagga' : natural resources, political activism, and identity on Kilimanjaro », *The Journal of African History*, n°54, pp 199-220.

Brient, G., (2007), *Moshi : géographie « ouverte » des territoires du piémont sud du Kilimandjaro (Nord Tanzanie),* Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3.

Bruijn, M., **de, Van Dijk** R., **Foeken**, D., (2001), *Mobile Africa*, Leiden, Brill.

Chaléard, J.L., (1996), *Temps des villes, temps des vivres, l'essor du vivrier marchand en Côte d'Ivoire,* Karthala, Paris

Charlery de la Masselière, B., **Nakileza**, B. et **Uginet**, E., (2009), **«** Le développement du maraîchage dans les montagnes d'Afrique de l'Est », Les Cahiers d'Outre-Mer, n°247, pp 311-330.

Charlery de la Masselière, B., **Thibaud** B., **Duvat** V., (2013), « Dynamiques rurales dans les pays du Sud », Toulouse, P.U.M., 410 p.

Charlery de la Masselière, B. (2014), *Penser la question paysanne en Afrique intertropicale*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.

Chauveau, J-P., (2005), « Les jeunes ruraux à la croisée des chemins », *Afrique contemporaine*, n°214, p. 15-35.

Chauvin, M., (2010), *Passages en ville, territorialités de la dispersion et de la circulation, l'exemple des Maasai à Arusha (Tanzanie),* thèse de géographie, Université de Bordeaux 3.

Clack, T., (2009), « Sheltering experience in underground places: thinking through precolonial Chagga Caves on Mount Kilimanjaro », *World Archaeology*, 41:2, p.321-344.

Dascon, J., (2006), « D'une ressource à l'autre en terre chagga : paysannerie et tourisme au Kilimandjaro », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 235 | Juillet-Septembre 2006, mis en ligne le 01 juillet 2009

Durham, D., (2000), "Youth and the Social Imagination in Africa : Introduction to Parts 1 & 2", *Anthropological Quarterly*, vol. XXLVIII, n°3, p. 19-24

Foucart, J., (2016), *Fluidité sociale et conceptualisations de l'entre-deux. Systèmes semi-chaotiques, réseaux et transactions sociales*, Aix-en-Provence, Editions Persée, coll. « L'Arbre du savoir ».

Kaufmann, J-C., (1997), « Le monde social des objets », *Sociétés Contemporaines*, n° 27, p. 111-125.

Kopytoff, I., (1989), *The African Frontier. The Reproduction of Tradional African Societies*, Indiana University Press.

Lauras-Locoh, T. et **Lopez-Escarpin**, N., (1992), « Les jeunes en Afrique: enjeux démographiques, enjeux sociaux, *Cahiers québécois de géographie*, vol.21, n°1, p.29-44.

Le Meur, P-Y., (2005), « L'émergence des 'jeunes' comme groupe stratégique et catégorie politiques dans la commune d'Ouessé, Bénin », *Afrique contemporaine*, n°214, 2005-2, p. 103-122.

Lesclingand, M., (2004), « Nouvelles stratégies migratoires des jeunes femmes rurales du Mali : de la valorisation individuelle à une reconnaissance sociale », *Sociétés Contemporaines* n°55, p. 21-42.

Lombard J. et **Ninot,** O., (2010), « Mobiles des Suds, mobiles au Sud ». *Espace, Populations et Sociétés* 2-3, p. 155-165

Mbonile, M.J., (1996), « Towards Breaking the Vicious Circle of Labour Migration in Tanzania: A Case of Makete District », *Utafiti* Vol. 3 No.1, p.91-109.

Meethan, K., (2003), « Mobile cultures? Hybridity, tourism and cultural change ». *Journal of Tourism and Cultural Change*, *1*(1), p.11–28.

Mitchell, J., **Keane**, J. et **Laidlaw**, J., (2009). *Making success work for the poor: Package tourism in Northern Tanzania*. Arusha: ODI & SNV, SNV Office.

Ninot, O., Lombard J., Lesourd M., (2002), « Nouveaux espaces, nouvelles centralités. Echanges et réseaux en milieu rural sénégalais ». *Historiens et géographes*, 379, p. 141-152.

Prestholdt, J., (2008), *Domesticating the world*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.

Racaud, S., (2013), *Les montagnes Uporoto entre ville et campagne, géographie des flux et intégration territoriale en Tanzanie*. Thèse de géographie, Université Toulouse 2.

TNBS, (Tanzania National Bureau of Statistics), 2016, http://www.nbs.go.tz/

URT, (2012), *2012 Population and Housing Census*, National Bureau of Statistics, Ministry of Finance, Dar es Salaam.